

Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec
30 septembre 1993

- Yves BEAUCHEMIN

En apprenant mon élection à l'Académie des lettres du Québec, un de mes amis - on a tous des amis comme ça dont les commentaires doucement corrosifs empêchent le vernis de notre vanité de trop s'épaissir - me fit remarquer qu'un tel geste de reconnaissance comportait certains risques, car il ressemble parfois à une sorte de béatification prématurée. Il prend de court, en effet, la postérité qui doit seule décider, paraît-il, qu'untel ou unetelle a pratiqué les vertus professionnelles à un degré héroïque et accompli un nombre suffisant de miracles littéraires dûment authentifiés.

Sur le coup, je ne sus que répondre. Car un deuxième sujet d'inquiétude venait d'apparaître dans mon esprit. Je pensais à Charles Tessier, le personnage principal du *Prix*, mon livret mis en musique avec tant de bonheur par Jacques Héту. Pauvre Charles ! L'obtention du Grand Prix national avait sonné pour lui l'arrêt des fonctions vitales, une histoire bien fâcheuse que j'aurais été peiné de voir se répéter dans mon propre cas. Avais-je écrit une oeuvre prémonitoire ? Ne serait-il pas prudent de passer voir le médecin ?

Mais le plaisir et la fierté de me joindre à un aréopage aussi prestigieux finit par balayer mes inquiétudes. Et les paroles si généreuses à mon endroit que vient d'avoir Naim Kattan me confirment que j'ai gagné avec cette marque d'estime non seulement la fréquentation d'illustres collègues mais aussi, j'en suis sûr, leur amitié.

Cependant, les commentaires élogieux de Naim Kattan recelaient pour moi une surprise. Je m'y trouve classé parmi les minimalistes en compagnie d'écrivains comme Raymond Carver et Ann Beatie, que j'avoue n'avoir guère

discours de réception

fréquentés. Jusqu'ici l'épithète de minimaliste n'avait de sens précis pour moi qu'en architecture et en musique. L'architecture minimaliste, qui sévit en Amérique depuis les années 50 me paraît en général une catastrophe d'ennui. Et en musique, ces successions interminables de do mi la - do mi la - do mi la • do mi sol - do mi sol - do mi sol • do mi fa - do mi fa - do mi fa mènent, selon les individus, soit à l'extase, soit au coma. J'appartiens au deuxième groupe. Moi qui me suis toujours défini comme une sorte d'hybride néo-baroque à tendance réaliste, mais affecté d'une subtile intrusion de fantastique, j'appartenais donc à l'école minimaliste ? J'en perdais non seulement mon latin mais aussi toute autre langue par moi apprise.

Heureusement, la lecture il y a quelques jours d'un article d'Alain Roy paru dans la revue *Liberté*¹ me rasséréna. Roy nous y apprend que l'écrivain minimaliste aime à se considérer comme un artisan (je l'ai toujours fait), qu'il pratique une écriture dépouillée, ayant horreur du « mot de trop » (j'ai toujours pensé qu'utiliser trop de mots, c'était mal écrire) et qu'il est peu enclin à l'analyse psychologique, préférant laisser le lecteur se faire une idée des personnages à leur seul comportement (j'expliquerai tout à l'heure pourquoi j'en suis venu à adopter la même attitude). Quant au dédain de l'écrivain minimaliste pour les descriptions, les figures de style et les grandes structures romanesques, je ne m'y reconnais évidemment pas du tout. Roy affirme d'autre part que « Cette forme d'écriture n'est pas [...] nouvelle » et lui assigne d'illustres devanciers : Tchekhov, Flaubert, Maupassant, Boileau... et même Homère ! Voilà de l'assez bonne compagnie... Je n'aurai pas l'impudence, bien sûr, de vous demander si ces messieurs diraient la même chose de moi.

¹ Alain Roy, *L'art du dépouillement (l'écriture minimaliste)*, Liberté, vol. 35, no 3. Montréal, juin 1993.

discours de réception

A l'inévitable question : « Pourquoi êtes-vous devenu écrivain ? » chacun a sa réponse. La mienne tient en cinq mots : à cause de deux livres.

Le premier est un roman de cape et d'épée de qualité tout à fait moyenne que ma mère me lut un été lorsque j'avais six ans. Il me fit découvrir l'univers fabuleux de la fiction et, grâce à lui, je devins bientôt un lecteur vorace, qui passait tout son temps libre étendu sur son lit ou pelotonné dans un des fauteuils du salon, dévorant les aventures très françaises d'enfants de mon âge aux prises avec de passionnantes difficultés.

Je n'ai jamais oublié ces lectures de mon enfance. Malgré le temps écoulé, lorsque j'écris, ce sont d'anciens émerveillements nés parfois de livres bien ordinaires que je cherche à recréer en moi et chez le lecteur. J'ai conservé quelques-uns de ces romans. Je les parcours parfois d'un oeil amusé et un peu triste, n'y retrouvant plus évidemment la magie qui m'avait transporté. Cette fidélité à l'enfant lecteur que j'ai été constitue peut-être le plus grand risque de ma démarche d'écrivain.

C'est d'elle que viennent ces apparitions sporadiques de tunnels, de chambres secrètes et de poursuites, tout ce vieil attirail d'artifices dont je ne suis pas dupe, bien sûr, et qui est comme un signe amical vers mon enfance envolée. Francis Poulenc - si on me permet une comparaison un peu effrontée - imprimait ainsi, avec un clin d'oeil à l'auditeur, des accents de café-concert et de music-hall à ses thèmes ou orchestrations.

Oh, bien sûr, à partir de mon adolescence, d'autres écrivains plus richement doués ont complété l'impression initiale et me servent aujourd'hui de modèle, faisant de moi un lecteur comblé, mais un écrivain, hélas, souvent insatisfait.

Et c'est ici qu'apparaît mon deuxième livre. Nous sommes au printemps de 1957. Pour célébrer la fête pascale, le collège de Joliette a organisé une

discours de réception

marche nocturne du pardon entre notre ville et le village de Saint-Paul. J'y participe avec des camarades. Je me rappelle encore ces échanges à voix basse d'inspiration jéciste, à demi couverts par le glissement des souliers sur l'asphalte - et je ne les renie pas, car je trouve toujours belle leur naïve gravité. L'aube se lève lorsque nous revenons, un peu fourbus. Un de mes camarades aperçoit un cimetière tout près et me propose d'aller le visiter. Nous quittons le groupe en cachette, sautons par-dessus la grille et dans l'air humide et frisquet, rempli des odeurs prenantes de la terre qui sort doucement de l'hiver, nous circulons en chuchotant parmi les tombes. En arrivant à la maison, épuisé, mais surexcité d'avoir vécu des heures aussi étranges, et incapable de dormir, je me lance dans la lecture des *Ames mortes* de Nicolas Gogol. Ces quelques heures me marqueront profondément. L'univers grotesque et inquiétant de Gogol s'est soudé à jamais dans mon esprit à cette marche insolite dans la nuit et à la visite lugubre qui l'a suivie. Il s'est produit alors en moi une sorte de jonction entre le réel et la fiction, entre la littérature et la vie, l'une alimentant l'autre, et c'est cette jonction que j'essaie de recréer à chacun de mes livres, car c'est une des choses les plus passionnantes que je connaisse.

Par la suite, et jusqu'aux abords de la trentaine, mes contacts nourriciers avec des oeuvres littéraires se multiplieront, me permettant, sans que j'en prenne vraiment conscience, de mieux me définir à mes propres yeux. Il est passionnant de se trouver ainsi par les autres. Les Russes me firent sentir pour la première fois dans une oeuvre littéraire la pesanteur de l'hiver, l'immensité de mon continent (par la description du leur) et cette espèce de mélancolie religieuse qui semble habiter - comme on l'a souvent dit - nos deux âmes collectives. Toutes choses que les romans français que je lisais à l'époque étaient incapables de décrire. Le ravissement que me donnèrent les contes

discours de réception

humoristiques d'Alphonse Allais me poussa à l'imiter. J'écrivis une quarantaine de nouvelles, acquérant ainsi quelques rudiments d'écriture et l'habitude de voir le monde, moi y compris, d'un oeil quelque peu moqueur.

À vingt-trois ans, la lecture de la *Cousine Bette* de Balzac fut pour moi une révélation. J'y découvrais que l'analyse psychologique n'était pas l'unique façon de camper un personnage, mais qu'on pouvait y arriver également par la seule description de son comportement, imitant ainsi la vie elle-même. C'est ici que je rejoins sans doute l'approche minimaliste. Puis la lecture de Dickens me fit connaître dans une langue somptueuse la puissance redoutable de l'humour, l'art de garder limpides les intrigues les plus complexes et j'admirai le courage de cet homme impétueux et tendre qui essayait par la littérature de changer la vie. De Tourgueniev, j'appris qu'il n'existait pas de personnages secondaires et que même le plus fugitif méritait l'amour attentif de son auteur. Je retrouvai la même générosité et la même maîtrise, mais tout imprégnées de la trépidation de notre époque, dans Jules Romains et son immense fresque, *Les hommes de bonne volonté*. Enfin, de Steinbeck, Dos Passos, et Salinger, de Gabrielle Roy, Jacques Poulin, André Major et Roch Carrier, et de tant d'autres écrivains québécois, j'ai appris l'Amérique, je me suis appris moi-même et j'ai trouvé mon pays dans l'écriture. Plus que tout autre, je sais de quelle imparfaite manière j'ai appliqué toutes ces leçons. Du moins en ai-je tiré un profond respect pour mon métier - et la conviction qu'en littérature les pires débauches d'imagination étaient plus faciles à pardonner que l'ennui.

Cela dit, après vingt ans de pratique de l'écriture, j'avoue que mon système esthétique est fort mal en point. Avec beaucoup de persévérance, je me suis efforcé en effet de ne pas réfléchir à l'acte d'écrire, craignant, à force de jouer dans ses eaux, de tarir cette petite source qui coule au fond de chaque écrivain, venue d'on ne sait où. Toute mon attention durant ces années est

discours de réception

allée à la solution de problèmes concrets. Comment réparer cette phrase boiteuse (et pourquoi me paraît-elle boiteuse?) par quoi remplacer ce cliché ? comment maintenir dans ce récit un flux constant d'éléments nouveaux ? comment faire ressortir d'une façon nouvelle ce trait de caractère, ce mouvement de physionomie, cette démarche, ce visage ? comment amener d'une façon naturelle ce dénouement que je sens inéluctable ?

Aussi je vous assure que j'écris très innocemment.

À force d'écrire cependant, j'ai fini par apprendre quelques vérités fort simples. L'une d'elles, c'est que la seule justification de l'écriture est la différence. Si la voix qu'on fait entendre n'est pas nouvelle (et en quelque sorte inimitable), il y aura des mots et des phrases mais bien peu de littérature. Voilà pourquoi l'exercice de cet art exige d'abord et avant tout qu'on accepte d'être soi-même pour le meilleur - et en essayant d'éviter le pire. Il exige de cerner son moi le plus intime et d'y plonger en acceptant à l'avance de dévoiler aux autres ce qu'on va y trouver. Dans ce métier, les travestis partent perdants. Leur voix contrefaite refuse la communication et abolit donc toute littérature. Finalement, l'écrivain qui s'est trouvé et qui se montre tel qu'il est découvre bientôt qu'il n'est pas libre d'écrire ce qu'il écrit et que sa marge de manoeuvre est terriblement étroite (c'est en même temps, bien sûr, sa plus précieuse richesse). Il se sent prisonnier de ses expériences personnelles, de ses fantasmes, de ses thèmes, de son talent. Et, bien sûr, de ses goûts. Comment écrire, en effet, ce qu'on n'aime pas ? Et, pour couronner le tout, il est soumis sans répit, comme tous ceux qui veulent exceller, à l'obligation d'un travail acharné. Tout cela pour le plaisir du lecteur, qui est sa loi absolue. Un plaisir qui dépasse bien sûr le simple amusement. D'ailleurs, comment imaginer l'art sans le plaisir ? Il n'y a que les décodeurs professionnels et autres légumes déshydratés pour concevoir l'écriture comme

discours de réception

une entreprise de harcèlement du lecteur, condamnant ce dernier à une lecture strictement cérébrale, sèche et grisailleuse.

Mais l'action de la littérature, comme nous le savons tous, déborde largement les frontières de l'expérience esthétique. Elle permet, dans le plaisir, d'échapper aux simplifications dévastatrices de la haine et de l'ignorance. Elle permet de connaître par l'intérieur les hommes et les femmes qui la font et la société dont elle émane. Sa diffusion facilite, dirait Naim Kattan, « l'amour de l'autre, c'est-à-dire l'acceptation de sa différence et de son destin...[...] point de départ de toute civilisation... »².

C'est en lisant Robertson Davies et Margaret Atwood que j'ai pu pénétrer un tant soit peu dans l'âme canadienne-anglaise et voir le monde à sa façon. On ne peut pas haïr un peuple quand on connaît les œuvres de ses écrivains, de ses artistes, car celles-ci nous disent de mille manières que nous sommes tous, hommes et femmes, dignes de respect et de compassion. Voilà pourquoi l'indépendantiste que je suis souhaite si ardemment la diffusion de la littérature québécoise au Canada anglais et vice versa, pour qu'un sentiment de fraternité puisse contrebalancer les égoïsmes nationaux et les stratégies myopes des carriéristes politiques.

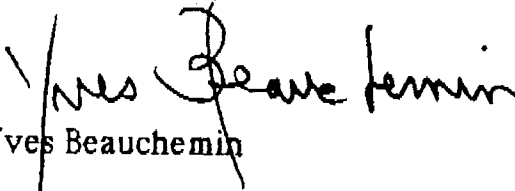
Je n'ai pas voulu montrer ce texte à ma femme, car elle m'aurait sans doute demandé de supprimer le passage que je vais vous lire. Je m'apprête, en effet, à lui rendre hommage. Je sais combien un tel geste peut parfois paraître conventionnel et obligé, mais, croyez-moi, dans ce cas-ci il n'en est rien. Nous nous sommes connus au moment où j'écrivais mon premier roman. C'est dire que Viviane m'a accompagné tout au long de ma carrière, m'épaulant et me supportant sans relâche, me ménageant des temps de repos dans une vie

² Naim Kattan, *La Réconciliation*, HMH, Montréal 1993, p 104.

discours de réception

parfois un peu trop agitée, tenant le rôle tout à la fois de lectrice, d'agent, de comptable, de secrétaire, de confidente, d'archiviste et de conseillère. Je lui dois une grande partie du peu que j'ai fait et aussi - je me garde bien de l'oublier - deux fils qui m'ont forcé à lutter contre mon égoïsme (nous savons tous que les créateurs sont avant tout des spécialistes d'eux-mêmes) et qui m'ont permis, par leur enfance, de retrouver la mienne, que je risquais un jour d'oublier.

Je sais qu'elle est très fière de me voir entrer dans cette académie des lettres du Québec, débordante de vitalité comme jamais sous l'action si remarquable de son président Jean-Guy Pilon. À lui et à tous les membres qui m'ont fait l'honneur insigne de me recevoir parmi eux, je veux témoigner ma profonde reconnaissance.


Yves Beauchemin

Longueuil, le 27 septembre 1993